

Mon ami Dino

Entre l'ombre et la lumière

Maxime Labrecque

Numéro 304, octobre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83863ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Labrecque, M. (2016). Compte rendu de [Mon ami Dino : entre l'ombre et la lumière]. *Séquences : la revue de cinéma*, (304), 31–31.

Mon ami Dino

Entre l'ombre et la lumière

Jimmy Larouche propose une expérience cinématographique qui fait réfléchir à la mince ligne qui existe entre réalité et fiction. Le spectateur se laisse emporter dans l'histoire qui semble bien vraie a priori, grâce à une mise en scène sobre et convaincante, jouant avec les codes du documentaire. Ce faisant, il démontre sa maîtrise du médium tout en déjouant le spectateur.

MAXIME LABRECQUE

Le début du film annonce pourtant déjà les intentions du réalisateur : Dino Tavarone se fait maquiller le visage, comme pour préparer son prochain rôle. Et comme l'indique le texte en exergue, « la vie est une pièce de théâtre, ce qui compte ce n'est pas qu'elle dure longtemps, mais qu'elle soit bien jouée ». Présenté en clôture du festival de film Fantasia, **Mon ami Dino** ne se range cependant pas sous la bannière du cinéma de genre. Il s'agit d'une proposition intéressante, même si la chute à la fin peut faire grincer des dents, pour sa facilité, peut-être, en raison du dénouement un peu scolaire à la « ce n'était qu'un rêve, on peut se réveiller maintenant ». Parmi ceux qui sont surpris par cette fin, deux camps : ceux qui sont tombés dans le panneau, déjà, et dont l'orgueil a été atteint mais qui apprécient tout de même le stratagème, et ceux qui trouvent qu'il ne s'agit pas d'un sujet avec lequel on peut se permettre de badiner. Vers la fin, alors que Dino est aux soins palliatifs, tous ses amis viennent le visiter et décorent sa chambre, ce qui n'est pas sans rappeler **Les Invasions barbares**. Or, si ce film traite aussi de l'accompagnement en fin de vie, il le fait en assumant pleinement le pacte de la fiction en supposant que le spectateur suspend volontairement son incrédulité le temps de la projection. On sait que c'est faux, mais on se laisse prendre au jeu pour apprécier pleinement l'effet de la fiction afin de s'immerger dans l'histoire qui nous est présentée. Or, quand un documentaire s'avère une fiction, le pacte n'était pas présent dès le départ, ce qui surprend et peut même choquer. En même temps, on apprécie le brouillage des frontières et la manière habile dont le film amène le spectateur à adopter un mode de lecture « documentarisant ». Il ne s'agit cependant pas d'un « documenteur », car la « supercherie » est dévoilée en fin de parcours, que cela soit prévu ou non dès le départ.

Mon ami Dino, par son propos et son bluff, suscite une réflexion sur le travail de l'acteur. Particulièrement lorsque les masques tombent et qu'une discussion touchante

Si le début est lent et prend l'apparence d'une sorte de reportage retraçant la carrière d'une personnalité, l'annonce du cancer de Dino amène un arc narratif nouveau qui dramatise ce qui, à la base, méritait davantage d'être un épisode d'émission du type « Que sont-ils devenus? ». L'esthétique du film, avec sa caméra à



Tavarone : le masque de la commedia dell'arte

l'épaule, ses *jump cuts* et son éclairage naturel installe une ambiance propice à la confiance et laisse présager une œuvre tournée dans l'urgence avec les moyens du bord. Il ne s'agit certes pas du premier film qui adopte les codes du documentaire pour raconter une fiction, mais malgré quelques indices laissés ici et là, l'effet est saisissant. Divisé en trois actes — ce qui rompt avec le traditionnel cinq actes de la tragédie classique française — il propose trois moments dans la maladie imaginaire de Dino, où des maquillages subtils mais convaincants sont doublés de performances crédibles de la part du principal intéressé et de son entourage. Les comédiens (professionnels ou non) improvisaient lors du tournage, ce qui ajoute une authenticité au propos. Le film adopte un ton très personnel et intime; un hommage, en quelque sorte, afin qu'il reste une trace du comédien italo-québécois Dino Tavarone et que sa personnalité transcende les rôles qu'il a joués par le passé. Au final, **Mon ami Dino**, par son propos et son bluff, suscite une réflexion sur le travail de l'acteur. Particulièrement lorsque les masques tombent et qu'une discussion touchante — réelle? — entre Dino et le réalisateur se produit. Il s'agit de surcroît d'une réflexion sur le pouvoir immense du langage cinématographique et de ses moyens d'expression, et de l'importance pour un spectateur de savoir faire la part des choses.

★★★

■ MON AMI DINO | **Origine** : Canada – **Année** : 2016 – **Durée** : 1 h 23 – **Réal.** : Jimmy Larouche – **Scén.** : Jimmy Larouche – **Images** : Glauco Bermudez – **Mont.** : Jimmy Larouche, Mathieu Demers – **Mus.** : Manuel Gasse – **Son** : Andreas Mendritzki – **Int.** : Dino Tavarone (Dino), Sasha Migliarese (Meredith), Michel Côté (Michel), Ginette Achim (Ginette), Joëlle Morin (Joëlle), Manuel Tadros (Manuel) – **Prod.** : Jimmy Larouche, Ren Williams, David-Olivier St-Denis, Andreas Mendritzki, Aonan Yang, Nguyen-Anh Nguyen – **Dist.** : L'atelier distribution.